Nicétas Eugénianos, un héritier du roman grec

Corinne Jouanno

▶ **To cite this version:**

Corinne Jouanno. Nicétas Eugénianos, un héritier du roman grec. Revue des Études Grecques, 1989, 102 (487-489), pp.346-360. 10.3406/reg.1989.2455 . hal-02537516

HAL Id: hal-02537516

https://normandie-univ.hal.science/hal-02537516

Submitted on 25 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revue des Études Grecques

Nicetas Eugenianos, un héritier du roman grec

Corinne Jouanno

Résumé
Étude d'un roman composé à l'époque des Comnènes, l'ouvrage de Nicétas Eugénianos intitulé Drosilla et Chariclès.

Citer ce document / Cite this document :

Jouanno Corinne. Nicetas Eugenianos, un héritier du roman grec. In: Revue des Études Grecques, tome 102, fascicule 487-489, Juillet-décembre 1989. pp. 346-360;

doi : https://doi.org/10.3406/reg.1989.2455

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1989_num_102_487_2455

Fichier pdf généré le 18/04/2018

NICETAS EUGENIANOS, UN HÉRITIER DU ROMAN GREC

Si le roman ne pouvait, dans l'Antiquité, prétendre au rang de véritable genre littéraire, s'il était considéré comme une production de second ordre, peu digne de l'intérêt des lettrés, il s'est pourtant acquis au fil des siècles un public non négligeable, quoique l'enthousiasme témoigné par ses lecteurs soit souvent tempéré de prudentes réserves. Ainsi, au x[e] siècle, le patriarche byzantin Photius n'hésite-t-il pas à insérer dans sa *Bibliothèque* plusieurs notices sur les romanciers de l'Antiquité, tout en portant sur eux un jugement parfois mélangé, critiquant, notamment, le caractère à son avis fort immoral du récit d'Achille Tatius.

Deux siècles plus tard, le roman semble franchir un nouveau pas dans la conquête du monde littéraire lorsque, sous le règne des Comnènes, les Byzantins, non contents de lire les textes des romanciers antiques, se mettent à leur tour à produire des ouvrages analogues : le roman, cette fois, a bel et bien acquis droit de cité ; considéré comme partie intégrante de l'héritage littéraire, il est devenu objet d'imitation — ce qui, à l'époque où la mimésis règne en souveraine absolue sur la création artistique, peut paraître un début de consécration.

Or, l'un des romans composés à l'époque des Comnènes nous semble témoigner tout particulièrement de l'accession du genre romanesque à la pleine existence littéraire : l'ouvrage de Nicétas Eugénianos intitulé *Drosilla et Chariclès*. Non qu'il s'agisse de la meilleure œuvre de cette période, loin de là. Mais ce texte est, à un double titre, un produit de la mimésis, puisqu'il est non

R.E.G. tome CII (1989/2), pp. 346-360.

seulement conçu à l'image des romans antiques, mais expressément présenté comme une imitation de l'œuvre du rhéteur Théodore Prodrome[1], dont Nicétas Eugénianos était le disciple et fervent admirateur. Or, pour qu'un écrivain juge bon de reproduire à sa manière ce qui était déjà le fruit d'une copie, pour que le domaine romanesque devienne ainsi le champ d'imitations en chaîne, il faut bien supposer que les romans ont été promus au rang de textes quasi « canoniques », et constituent désormais un genre « honorable ».

De cette inflexion des mentalités à l'égard du roman, une autre caractéristique de *Drosilla et Chariclès* est peut-être plus révélatrice encore : dans les ouvrages de Prodrome ou de Macrembolite[2] figuraient nombre d'emprunts aux romanciers antiques, emprunts parfois quasi textuels, mais jamais ouvertement signalés ; chez Eugénianos, à côté de ces inévitables références voilées, on trouve — et c'est une particularité de notre texte — deux allusions directes, explicites, aux romans de l'Antiquité, dont les héros sont nommément cités par l'écrivain byzantin. Or il s'agit d'un fait suffisamment isolé dans toute la littérature gréco-byzantine pour mériter qu'on s'y attarde un peu, et qu'on en examine la signification.

*
**

Ces deux références explicites d'Eugénianos au roman grec apparaissent au livre VI de son ouvrage, dans la bouche d'un personnage secondaire, un jeune « bourgeois », fils d'aubergiste, nommé Callidème. Le jeune homme est amoureux de l'héroïne, Drosilla, et quoique celle-ci reste indifférente à ses avances, il n'en essaie pas moins de fléchir les rigueurs de la belle, en lui présentant une longue déclaration, où il tente de plaider sa cause, en deux tirades fort étendues (v. 331/556 et v. 564/641) et très marquées par la rhétorique d'école. Callidème, en effet, multiplie les effets de style pour évoquer les souffrances que l'amour lui inspire, et la puissance tyrannique avec laquelle le dieu Éros règne sur lui. Et dans sa première tirade, afin

(1) Théodore Prodrome : auteur du roman *Rhodanie et Dosiclès*, éd. Hercher, *Erotici Scriptores Graeci*, t. II.

(2) Macrembolite : auteur du roman *Hysminé et Hysminias* (*Erotici Scriptores Graeci*, t. II).

d'attendrir la jeune femme impassible, il lui cite une série d'exemples d'amours célèbres, ou prétendus tels, sur lesquels Drosilla devrait bien, suggère-t-il, modeler sa conduite. Mettant en application les conseils des rhéteurs, qui recommandaient l'usage d'exempla comme moyen d'augmenter la force persuasive d'un discours, Callidème invoque donc successivement plusieurs personnages du romancier Héliodore (v. 387/399), puis Daphnis et Chloé, les héros de Longus (v. 439/454); enfin, sortant du domaine romanesque, il cite l'histoire d'Héro et de Léandre (v. 471/494) et celle de Polyphème et Galatée (v. 501/546).

C'est sur ces quatre passages, qui constituent le cœur de la première tirade de Callidème, que nous centrerons notre étude. La deuxième tirade, en effet, ne présente pas la même originalité ; si les références à l'Antiquité y abondent, ce sont des références mythologiques beaucoup plus attendues : que Callidème compare Drosilla à Niobé, parce qu'elle reste de pierre à ses discours, et qu'il l'accuse d'être plus dure que la fameuse statue, puisqu'elle ne pleure même pas (v. 614/617), n'a rien pour nous surprendre ; qu'il juge Drosilla digne de charmer Pâris, et de ravir à Aphrodite le prix du concours de beauté (v. 620/623), c'est un lieu commun que l'on peut retrouver à divers exemplaires dans bien des textes romanesques. Or il en est ainsi pour toutes les autres références figurant dans la seconde tirade de Callidème, très nombreuses certes, mais souvent rapides et toujours banales : elles font partie du fonds commun exploité par tout auteur de discours amoureux tant soit peu rompu aux exercices de la rhétorique.

*
**

Revenons donc aux «amours célèbres» évoqués dans la première tirade. Nous avons dit que Callidème faisait référence à deux œuvres romanesques de l'Antiquité, celle d'Héliodore et celle de Longus. Pourquoi ces textes précisément? Quelle est leur fonction exacte au sein du discours de Callidème, et sur quels éléments des récits antiques Eugénianos choisit-il de mettre l'accent?

Faut-il penser que Callidème cite Héliodore et Longus parce qu'il s'agit des deux romanciers les plus célèbres de l'Antiquité? L'hypothèse paraît fort plausible en ce qui concerne Héliodore : en effet, l'auteur des *Éthiopiques,* dont nous est parvenu une

vingtaine de manuscrits — preuve que le roman devait être beaucoup lu — est un des écrivains le plus souvent mentionnés à Byzance, quand il s'agit de roman grec ; deux épigrammes de l'*Anthologie Palatine* (IX, 485 et IX, 490) sont des extraits de cet ouvrage, que Photius cite dans sa *Bibliothèque* (Notice 73) ; Psellos signale l'intérêt porté par de nombreux lettrés au texte d'Héliodore, dont il fait un éloge assez appuyé, louant son style « fleuri et agréable », l'habileté de la composition, et la « hauteur de ton » de l'ensemble[3] ; enfin, au siècle suivant, l'archevêque Philippe Philagathe ne trouve pas indigne de rédiger un *Commentaire sur Chariclée*[4], dans lequel il propose une interprétation allégorique des épisodes du roman — comme on le faisait si souvent pour le texte de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*.

Pour Longus, rien d'équivalent. Le romancier le plus souvent cité avec Héliodore, c'est sans conteste Achille Tatius, présent lui aussi dans l'*Anthologie Palatine* (IX, 203 et XIV, 34), figurant de même dans la *Bibliothèque* de Photius (Notice 87), mentionné également par Psellos dans le texte précédemment évoqué, où le polygraphe byzantin compare les mérites respectifs des *Éthiopiques* et des *Aventures de Leucippé et Clitophon*, remarquant que si, pour sa part, il préfère le premier roman, les avis sont en général assez partagés en ce qui concerne la supériorité de l'un ou l'autre texte. Enfin, si l'on se reporte à la grande encyclopédie du X^e^ siècle, à la *Souda*, on s'aperçoit qu'Achille Tatius est le seul romancier grec à faire l'objet d'un article ; Héliodore est cité à titre d'exemple grammatical dans la rubrique ὑπερκύπτω ; de Longus, nulle mention[5]. Force est d'ailleurs de constater que, lorsqu'ils imitent des passages de romanciers antiques, les romanciers byzantins prennent pour modèles Héliodore et Achille Tatius bien plus souvent que Longus[6]. Si *Daphnis et Chloé* est devenu, de tous les romans

(3) Éd. A. R. Dick, *Michael Psellus, The essays on Euripides and George of Pisidia and on Heliodorus and Achilles Tatius, Byzantina Vindobonensia* 16, Vienne, 1986.

(4) Texte édité par A. Colonna in *Heliodori Aethiopica*, Rome, 1938, 366/70 sous le titre Τῆς Χαρικλείας ἑρμήνευμα τῆς σώφρονος ἐκ φωνῆς Φιλίππου τοῦ φιλοσόφου.

(5) Il est également fait mention du roman d'Achille Tatius, sous le titre *Λευκίππη* dans le testament d'Eustathe Boïlas (avril 1059) — ms. BN Paris, *Coislianus* 263.

(6) Ph. Lebas, dans les notes des tomes 14 et 15 de la *Collection des romans grecs* (1828 et 1841), relève chez Macrembolite vingt-deux imitations d'Achille Tatius, huit d'Héliodore, et trois de Longus ; chez Eugénianos, cinq imitations d'Achille Tatius et trois d'Héliodore.

grecs, le texte le plus connu et le plus apprécié des modernes (rappelons l'admiration que portèrent à cette œuvre un Goethe, un Corot ou un Anatole France)[7], il ne bénéficiait apparemment pas de la même faveur à date plus reculée ; et le fait que la plupart des manuscrits qui nous ont été conservés de ce roman soient des manuscrits récents (très peu sont antérieurs au XVI[e] siècle) est peut-être un indice de cette vogue relativement tardive du texte de Longus. Pourquoi le héros d'Eugénianos fait-il donc allusion à *Daphnis et Chloé* ? Peut-être en raison de la tonalité assez particulière de cet ouvrage, beaucoup plus bucolique que tous les autres romans grecs ; une telle tonalité correspond en effet très exactement à l'atmosphère générale de l'œuvre d'Eugénianos : le texte s'ouvre, rappelons-le, sur l'évocation d'une fête champêtre en l'honneur de Dionysos, et par la suite, Eugénianos ne cesse d'orner son récit d'emprunts à Anacréon et Théocrite, qu'il semble avoir choisis pour modèles de prédilection.

***

Quels sont, des deux romans d'Héliodore et de Longus, les éléments retenus par Callidème pour nourrir son « plaidoyer amoureux » ? Assez curieusement, le jeune homme commence par évoquer deux personnages secondaires de l'œuvre d'Héliodore : Arsacé et Achaeménès, dont le nom apparaît dans le texte byzantin sous la forme Archémane[8] — respectivement amoureux de Théagène et de Chariclée. Callidème mentionne apparemment ces deux figures romanesques comme exemples des effets dévastateurs que peut provoquer la passion. Mais si Arsacé et Archémane incarnent la toute-puissance de l'amour, l'allusion à ces deux personnages n'en est pas moins assez illogique, car ni l'un ni l'autre n'illustrent ce qu'annonçait la phrase introductrice (v. 385/386) : Λαβεῖν σε πρὸς νοῦν ἱκετεύω τοὺς πάλαι / ἔρωτι συγκραθέντας εἰς ψυχὴν μίαν. En effet, l'amour

(7) Goethe (*Gespräche mit Eckermann*, éd. Franz Deibel, II, p. 291/292 et 301/304) qualifie *Daphnis* de « Meisterstück ». Corot s'est inspiré à plusieurs reprises de l'œuvre de Longus : *Daphnis et Chloé* (1845), *Le berger jouant sa chèvre* (1847), *Le bain du berger* (1848)... Anatole France, voir *Le génie latin* (Œuvres diverses IV, Paris, Calmann Lévy, 1970, p. 21 sq.).

(8) Les deux personnages, Arsacé et Achaeménès, interviennent au livre VII des *Éthiopiques*.

d'Arsacé pour Théagène et celui d'Archémane pour Chariclée ne sont nullement des amours réciproques — et l'on voit mal en quoi pareils exemples pourraient exercer sur Drosilla une influence bénéfique, d'autant que les deux personnages mentionnés brûlent d'un amour illicite, qui menace le bonheur du couple légitime, Théagène et Chariclée. Callidème se rend d'ailleurs très vite compte que ces deux premiers exemples sont assez mal choisis, et ne plaident guère en sa faveur — (Notons ici, au passage, l'humour du romancier, qui ridiculise discrètement son personnage, en lui prêtant des propos passablement maladroits). Callidème se reprend donc et, laissant de côté les deux personnages ἀσέμνοι précédemment cités, il suggère à Drosilla de songer plutôt à l'amour vertueux qui unit Théagène et Chariclée, et aboutit à un mariage ἀσφαλής et ἔννομος : τοὺς εἰς ἔρωτας σωφρονήσαντας σκόπει (v. 391) — formule qui n'est pas sans rappeler le jugement porté par Photius sur le roman d'Héliodore : σωφροσύνης δὲ δείκνυσι πόθον καὶ φυλακὴν ἀκριβῆ (*Bibliothèque,* 73). Et de fait, tous les critiques anciens s'accordent à reconnaître aux amours de Théagène et Chariclée un caractère particulièrement vertueux et édifiant, si bien que le texte d'Eugénianos est ici en parfait accord avec la tradition.

La suite du discours de Callidème témoigne de la familiarité que le romancier byzantin devait avoir avec le texte d'Héliodore. En effet, laissant apparemment de côté les *Éthiopiques,* le jeune orateur revient à sa propre personne, et il compare son amour à un incendie, dont seule pourrait le délivrer Drosilla : elle deviendrait alors pour lui une améthyste, une pantarbe de l'Inde (v. 398). Or cette dernière expression est une allusion évidente au texte d'Héliodore, où il est question à plusieurs reprises d'une bague appartenant à l'héroïne, Chariclée, et douée de propriétés mystérieuses : ornée d'une pierre de pantarbe, elle possède la vertu magique de repousser le feu, et de rendre ceux qui la portent inaccessibles aux flammes (IV, 8 et VII, 11). Cet emprunt au roman d'Héliodore, faisant presque immédiatement suite aux allusions directes de Callidème à divers épisodes du même ouvrage, est peut-être d'ailleurs de la part d'Eugénianos une nouvelle manière de se moquer du prétendant de Drosilla : on ne se serait pas attendu à trouver, chez le fils d'un aubergiste, aux fins fonds d'un petit village de province, un lecteur aussi assidu des romans grecs, ayant la tête aussi farcie de références littéraires.

*
**

Poursuivant son discours, Callidème fait ensuite allusion au roman de Longus, dont il cite directement, cette fois, les protagonistes, Daphnis et Chloé. A travers l'exemple de ces deux personnages, l'orateur souligne le bonheur né de la réciprocité des sentiments amoureux : Daphnis et Chloé, qualifiés de « trois fois bienheureux » (v. 440), semblent représenter pour Callidème l'image même du couple idéal, où celui qui est aimé aime encore davantage en retour (v. 443). Callidème insiste sur la merveilleuse simplicité de cette idylle, et présente le monde de *Daphnis et Chloé* comme un âge d'or, auquel il oppose les perversions du monde dans lequel il vit, et les rigueurs de son propre sort :

v. 450/453 : Χρυσοῦν γένος πρὸς φίλτρον ἦν τὸ προφθάσαν.
ὁ γὰρ φιληθεὶς ἀντεφίλει μειζόνως.
Οὐχ οἷόν ἐστι τοῦτο χάλκειον γένος.
φιλούμενον γὰρ ἀντιφιλεῖν οὐ θέλει.

Pas d'illogisme, aucune incohérence dans ces allusions de Callidème à *Daphnis et Chloé,* contrairement à ce qui s'était produit lors du précédent exemple. Mais si les contemporains d'Eugénianos étaient aussi sensibles au caractère « licencieux » du roman de Longus que certains modernes ont pu l'être (Chateaubriand refusa d'évoquer *Daphnis et Chloé* dans le *Génie du christianisme,* parce qu'il jugeait un tel roman trop « libre » pour figurer dans un ouvrage chrétien et respectable)[9], la référence à Longus dans une déclaration d'amour adressée à une jeune fille paraissait peut-être aux lecteurs byzantins assez incongrue, voire choquante, et pouvait témoigner à leurs yeux du peu de moralité du soupirant de Drosilla. D'autre part, si Callidème prétend évoquer, à travers l'exemple de Daphnis et Chloé, une image idyllique de l'amour, censée charmer Drosilla, cette évocation nostalgique d'un âge d'or perdu se double, nous l'avons vu, d'une diatribe contre l'époque moderne, âge de la perversité et du mensonge ; et l'éloge de Chloé, louée pour sa simplicité, se retourne en critique contre Drosilla, qui se trouve alors incarner les vices du présent ; Callidème en vient à brocarder les jeunes femmes modernes qui, même lorsqu'elles aiment, se refusent, par orgueil, à avouer leur amour, et l'on a bien l'impression qu'à travers elles, Drosilla aussi est visée, et

(9) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, 2e partie, III, note au chapitre VII.

taxée, indirectement, de coquetterie et de légèreté. On croirait presque entendre Ovide, mettant à jour, dans *L'Art d'aimer,* les stratagèmes familiers aux femmes : « Elle résistera peut-être, et t'appellera insolent ; mais tout en résistant, elle désirera d'être vaincue (...) ; cette violence est agréable aux femmes ; ce qu'elles aiment à donner, souvent, elles veulent l'accorder malgré elles »[10]. Ainsi la référence apparemment romantique à Longus a-t-elle des prolongements inattendus : ce qui était discours galant, tourne au propos fort peu courtois, et l'allusion à *Daphnis et Chloé* conduit paradoxalement Callidème aux confins de l'impertinence.

*
**

Avec l'exemple suivant, on sort du domaine romanesque, sans toutefois quitter vraiment le monde littéraire, puisque les personnages évoqués, Héro et Léandre, doivent l'essentiel de leur célébrité aux poètes qui ont chanté leurs tragiques amours. La légende veut que Léandre, traversant chaque nuit l'Hellespont à la nage, pour rejoindre sa belle, qui demeurait sur la rive opposée, se soit noyé un soir de tempête ; apprenant ce malheur, Héro se précipita dans les flots et périt à son tour, unie ainsi à tout jamais par la mort à celui qu'elle aimait. Cette histoire, mise en œuvre à l'époque hellénistique, serait, si l'on en croit R. Flacelière (*L'amour en Grèce,* ch. VII) l'un des récits d'amour les plus caractéristiques de l'alexandrinisme. Elle rencontra un vif succès dans tout le monde antique, tant grec que romain, et l'on en trouve des échos dans de fort nombreux textes. Virgile fait référence aux deux amants dans un passage des *Géorgiques,* Ovide leur consacre à chacun une *Héroïde,* Stace les mentionne dans sa *Thébaïde*[11]... On sait, grâce au témoignage d'une épigramme de Martial[12], que les aventures d'Héro et de Léandre furent même mises en scène sous forme de mime nautique ; on a, enfin, retrouvé des monnaies, des peintures, des mosaïques illustrant cette histoire... En Grèce, le poète dont le nom est associé aux amours d'Héro et de Léandre, et qui nous en a

(10) Ovide, *L'art d'aimer,* l. I, v. 663/664 et 671/672.

(11) Virgile, *Géorgiques,* III, 258/263 ; Ovide, *Héroïdes,* 18 (Léandre à Héro) et 19 (Héro à Léandre) ; Stace, *Thébaïde,* VI, 542/547.

(12) Martial, *Épigrammes, De Spectaculis,* XXV et XXVb.

laissé, si l'on peut dire, la version circonstanciée, appartient à une époque fort tardive, puisqu'il s'agit de Musée, qui vécut à la charnière du Ve et du VIe siècles, c'est-à-dire déjà en période byzantine. Les deux épigrammes d'Agathias le Scholiaste et de Paul le Silentiaire (*Anthologie Palatine* IX, 263 et 293), tous deux auteurs du VIe siècle, témoignent également de la faveur dont continuait à jouir l'histoire d'Héro et de Léandre aux premiers siècles de l'empire byzantin, puisque Léandre est évoqué, dans ces deux textes, comme le type même de l'amoureux parfait.

Ainsi, le troisième exemple choisi par Callidème fait-il intervenir des personnages nettement plus célèbres que ceux mentionnés dans les exemples précédents, puisqu'il s'agit de héros devenus, à l'époque de composition du roman, de véritables figures mythiques. L'histoire d'Héro et de Léandre, comme celle de Daphnis et Chloé, met en scène un amour partagé. On pourrait toutefois s'étonner que Callidème fasse référence à une aventure aussi tragique, étant donné la triste fin que connurent les amants légendaires, victimes de leur attachement réciproque. Dans un discours qui se prétend invitation à l'amour, pareille allusion est-elle vraiment bien venue ? En fait, Callidème espère exploiter à son profit l'émotion que suscitera peut-être en Drosilla l'histoire d'Héro et de Léandre ; il compte, à travers cette référence, parer sa propre situation des couleurs du drame, s'imaginant faire naître ainsi la pitié de la jeune femme. Accumulant les effets rhétoriques, jouant sur les paradoxes, il prétend qu'au sein même de son malheur, Léandre a trouvé le bonheur, puisqu'Héro l'a rejoint dans la mort : v. 478/479 οὐς γὰρ πόθος συνῆψεν εἰς συζυγίαν / τούτους ἐκεῖνος ἥξεν εἰς συντυμβίαν[13]. Fort de ce retournement de situation, Callidème conclut qu'il est plus malheureux que Léandre lui-même, puisque son amour est comme une tempête intérieure, qui le submergera, si Drosilla persiste dans l'indifférence :

v. 489/493 : ... ἀλλ' ἐγὼ τάλας
οὐ νυκτομαχῶν, οὐ θαλάσσῃ προσπλέων,
ἀποπνιγῆναι κινδυνεύω, φιλτάτη,
ἐκ τῆς κατασχούσης με τοῦ πόθου ζάλης,
εἰ μὴ φθάσῃς σὺ δοῦσα δεξιὰν φίλην.

(13) Le texte d'Eugénianos est ici assez proche de celui de Musée, qui termine ainsi son poème : v. 342/343 Κάδδ' Ἡρὼ τέθνηκε σὺν ὀλλυμένῳ παρακοίτῃ· / ἀλλήλων δ' ἀπόναντο καὶ ἐν πυμάτῳ περ ὀλέθρῳ.

En filant la métaphore de la tempête, symbole des tourments de la passion, en se mettant, au moyen d'une comparaison hyperbolique, au-dessus de celui qui passait pour l'amoureux modèle par excellence, Callidème essaie de donner à son discours un ton violemment pathétique. On sait que les orateurs recourent au procédé de l'amplification pour émouvoir leur public et susciter son adhésion : l'αὔξησις fait partie des instruments de persuasion[14]. Callidème espère, en forçant la note, emporter Drosilla dans les flots de son éloquence. Mais le décalage est sans doute trop grand entre la référence choisie et la modeste personne de l'orateur : si bien qu'une fois de plus, il se disqualifie en s'imaginant plaider sa cause.

*
**

Le dernier exemple évoqué par Callidème — et le plus longuement développé — met en scène le Cyclope Polyphème amoureux de la nymphe Galatée. Cette histoire, popularisée, comme celle d'Héro et de Léandre, à l'époque hellénistique — ce qui contribuerait à prouver qu'Eugénianos, comme bien des écrivains byzantins, lorsqu'il regarde vers la Grèce antique, s'inspire plutôt des auteurs tardifs que des «grands classiques» — illustre l'intérêt croissant des Grecs de la basse époque pour les questions sentimentales, comme le fait remarquer R. Flacelière, au chapitre IV de *L'amour en Grèce* : « Même cette brute de Polyphème, le Cyclope de l'*Odyssée,* l'Ogre anthropophage, se met au goût du jour, et en vient à soupirer pour Galatée». C'est Théocrite qui a donné à ce nouveau visage de Polyphème sa forme la plus achevée, en évoquant, dans sa onzième *Idylle,* les plaintes et les serments adressés par le Cyclope à la belle Galatée (idée réexploitée, quelques siècles plus tard, à Rome, par Ovide dans ses *Métamorphoses,* l. XIII, v. 750/897).

De tous les exemples évoqués par Callidème, c'est à coup sûr cette histoire qui correspond le plus exactement à la situation propre du jeune homme, puisque, dédaigné comme Polyphème, il cherche comme lui à attendrir une belle indifférente. C'est peut-être la raison pour laquelle le texte d'Eugénianos suit

(14) Voir Aristote, *Rhétorique* I 1368 a 26 sq. (utilité de l'amplification dans les discours épidictiques).

d'assez près celui de Théocrite : Callidème évoque, comme le faisait le poète bucolique, Polyphème chantant son amour, tourné vers la mer (v. 527) ; il insiste très longuement sur toute la stratégie amoureuse du Cyclope, rappelant que celui-ci promit à Galatée de brûler sa toison trop épaisse, et même son œil unique, si la jeune femme le lui demandait (v. 507/514) ; il énumère enfin tous les biens que Polyphème met aux pieds de Galatée, bétail, fruits, miel, laitage, pour la persuader de la confortable existence qu'elle mènera si elle l'accepte pour époux — passage qui correspond très exactement aux vers 40/48 du poème de Théocrite. En revanche, comme Callidème, à travers l'exemple du Cyclope, prétend prouver à Drosilla qu'il n'est personne qui ne puisse se faire aimer à force de persévérance, il modifie la fin de l'histoire : dans l'*Idylle* XI de Théocrite, en effet, (comme d'ailleurs dans le texte d'Ovide), toutes les belles paroles du Cyclope restaient sans effet, et Galatée ne se laissait nullement toucher. Callidème ne pouvait, bien évidemment, conserver pareil dénouement, fort peu favorable à sa propre cause ; il se livre donc à un tour de passe-passe littéraire, et greffe sur la célèbre *Idylle* XI de Théocrite le texte de l'*Idylle* VI, intitulée *Les chanteurs bucoliques* et mettant en scène un concours de chant entre deux bergers : ces deux bergers racontent comment, Polyphème ayant feint de se désintéresser de Galatée, celle-ci, piquée dans son amour-propre, chercha à le séduire. Voilà qui servait beaucoup mieux les intérêts de Callidème : il peut ainsi accuser Drosilla d'être plus dure que Galatée (v. 532 sq.), et l'inciter à suivre l'exemple de la Néréide. Quant à lui-même, il prend soin de souligner, en conclusion, qu'il est plus riche que le Cyclope, et d'apparence plus agréable. Mais, en dépit de ces ultimes précautions oratoires, on peut se demander si l'analogie établie par Callidème entre le Cyclope et lui-même est vraiment propre à sauver la cause du jeune homme : se comparer à un Cyclope, même riche et très gentil, n'a rien de bien flatteur, et Callidème, sans s'en apercevoir, se donne à travers cet exemple le rôle d'un prétendant grotesque. Un détail vient confirmer le caractère ridicule du discours du jeune homme : Drosilla sourit en entendant les propos de son soupirant — comme nous l'apprenons de la bouche même de Callidème, lorsqu'il déclare : v. 536/537 τὸ μειδίαμα προσδοκᾷς δέ μοι μέγα / χάρισμα πολλῶν ἀντιδιδόναι λόγων... Et ce que Callidème prend pour une grande marque de faveur est en fait, très probablement, un sourire de moquerie. Eugénianos, une fois

encore, semble donc s'amuser aux dépens de son personnage, dont il souligne discrètement la sottise et la fatuité.

***

En insérant dans sa déclaration d'amour la série d'exemples que nous venons d'analyser, Callidème prétendait naturellement inciter Drosilla à le traiter avec bienveillance. Le récit des amours d'autrui est censé, en effet, créer en l'âme de l'auditeur des dispositions favorables à l'amour, comme le déclare Achille Tatius, à propos de son héros, Clitophon, en train d'écouter la légende d'Apollon et de Daphné (I, 5) : « Les histoires d'amour attisent le désir, et l'on a beau s'exhorter à être raisonnable, l'exemple vous excite à agir de même, surtout lorsque cet exemple vient de quelqu'un qui est au-dessus de vous ». Callidème, en accumulant les références littéraires, escompte donc un tel effet, et ne se conduit guère autrement que le Pâris d'Ovide, lorsque celui-ci, dans l'*Héroïde* 16, écrivant à Hélène pour lui déclarer sa passion et lui annoncer son intention de l'enlever, cite à la jeune femme nombre de précédents illustres, pour endormir ses scrupules et la disposer favorablement à son égard[15].

Pourtant, en dépit de l'excellence de la méthode adoptée, Callidème échoue dans ses tentatives. Aristénète, dans une de ses *Lettres*, soulignait l'aptitude d'Aphrodite à former des orateurs sensiblement supérieurs à Nestor de Pylos lui-même[16] : l'amour aurait le don de rendre les gens persuasifs. Il est vrai, sans doute, que sous l'effet de la passion, Callidème devient un parleur intarissable, mais s'il se montre très disert, son éloquence reste pourtant peu efficace : l'amour n'a pas réussi à vaincre la maladresse du jeune homme, si bien qu'il choisit des exemples mal adaptés à son cas personnel, ou les présente de telle manière qu'ils se retournent contre lui au lieu de plaider en sa faveur — comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le signaler.

Peut-être le discours de Callidème pèche-t-il enfin pour une

(15) Entre autres exemples évoqués par Pâris : le rapt de Médée par Jason, celui d'Ariane par Thésée...

(16) Aristénète, *Lettres d'amour*, t. I, lettre 15 (fin).

autre raison, qui va nous ramener aux problèmes abordés au début de cet article. En effet, quand on insère des exemples dans un discours, l'usage veut qu'on fasse de préférence allusion à des divinités ou de grandes figures mythiques, comme en témoignaient le passage d'Achille Tatius précédemment cité ou l'extrait de l'*Héroïde* 16 d'Ovide. Or, si les troisième et quatrième exemples choisis par Callidème paraissent assez conformes à la règle, puisque Héro, Léandre, Polyphème et Galatée sont peut-être des personnages littéraires de création relativement récente, mais sont aussi des figures à demi-mythiques, les deux premiers exemples évoqués, en revanche, posent davantage problème : en remplaçant les prestigieuses figures attendues par de simples personnages d'œuvres romanesques, Callidème ne contrevient-il pas à l'usage ?

Son procédé confirme, naturellement, la notoriété désormais acquise par les textes romanesques — et c'est ce que nous suggérions au début de notre étude. Nous avons souligné l'accession progressive du genre romanesque à la « reconnaissance » littéraire, tout au long de l'époque byzantine. Qu'Eugénianos fasse citer à Callidème des personnages d'Héliodore ou de Longus, nous montre bien à quel point la lecture des romans grecs devait être, à cette époque, devenue chose courante : Eugénianos semble en effet supposer que la connaissance du roman antique fait partie intégrante de la culture de son public. Peut-on aller plus loin, et penser que l'apparition, dans le texte d'Eugénianos, des noms de personnages romanesques antiques en lieu et place de figures mythiques, et la présentation de ces personnages de romans sur le même plan que d'autres personnages à la dimension légendaire, comme Héro ou Léandre, constituent pour l'auteur un moyen d'afficher les ambitions nouvelles du genre romanesque ? Eugénianos prétend-il ainsi revendiquer ouvertement, pour le roman, un brevet d'honorabilité ?

D'autres symptômes sont là, témoignant des prétentions du genre romanesque à la dignité littéraire : par exemple, l'adoption de la forme versifiée. C'est Prodrome, semble-t-il, qui a pris l'initiative d'une telle innovation, imité ensuite par Eugénianos, puis par tous les romanciers ultérieurs sans exception : le succès du roman en vers ne s'est pas démenti, jusqu'à la fin de la période byzantine. Or on a souvent allégué le fait que les romans antiques étaient composés en prose pour en souligner la destination relativement populaire, l'utilisation de la prose

étant considérée comme la caractéristique d'un produit littéraire de consommation courante. Il semble donc que le roman byzantin veuille, sur ce point, se démarquer de son homologue antique, en choisissant un mode de formulation jugé plus noble : puisqu'il a des ancêtres et peut les citer, puisqu'il n'est plus un nouveau venu sur la scène littéraire, mais un genre qui possède des références, le roman peut désormais s'offrir le luxe de se présenter sous forme versifiée. On songe à la formule de Marthe Robert, qualifiant de «parvenu» de la littérature, dans *Roman des origines et origines du roman,* ce genre dont elle évoque l'ascension fulgurante : parti de rien, décrié de tous, il s'est peu à peu haussé aux premières places de la littérature, dont il a fini par coloniser presque entièrement l'espace. Certes, on n'en est pas encore là, il s'en faut de beaucoup, à l'époque d'Eugénianos, mais le mouvement de colonisation est amorcé : les héros épiques eux-mêmes ne tendent-il pas, depuis la fin de l'Antiquité, à devenir personnages romanesques? Des textes comme les «journaux de guerre» de Darès et Dictys n'ont-ils pas fait glisser les grands épisodes de la guerre de Troie et ses prestigieux guerriers dans le domaine de la fiction romancée? On pourrait donc supposer qu'Eugénianos «milite», à sa modeste manière, en faveur des droits du roman, et qu'il annonce les conquêtes à venir.

Pourtant, c'est sans doute trop lui accorder que de voir en lui un défenseur conscient du genre romanesque. Que les références du romancier byzantin à divers passages de romans antiques témoignent de la diffusion croissante des œuvres romanesques à Byzance, on n'en saurait douter : Eugénianos parle des personnages d'Héliodore et de Longus comme de héros familiers à son public. Soutenir que les références en question sont une «défense et illustration» du roman paraît en revanche beaucoup plus hasardeux. En effet, ces références, Eugénianos n'en assume pas directement la responsabilité, il les fait figurer dans la bouche d'un de ses personnages. Or il s'agit, comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, d'un personnage que le romancier byzantin semble s'amuser à ridiculiser tout au long de l'épisode qu'il lui consacre : tout d'abord parce que, n'étant pas aimé, Callidème s'efforce pourtant de plaire, ce qui, dans l'univers romanesque, suffirait presque à le discréditer, puisqu'il prétend empiéter sur des prérogatives exclusivement réservées au héros ; ensuite parce qu'il essaie de se mettre en valeur avec une extrême indiscrétion : il parle trop, et Eugénianos prend

d'ailleurs un malin plaisir à le lui faire avouer : Βαβαί, πόσος παρῆλθε καιρὸς ἐν μέσῳ / καὶ τὴν σιδηρᾶν οὐκ ἔπεισα καρδίαν (v. 465/466). La déclaration d'amour de Callidème est donc en fait une parodie de discours amoureux, et l'on peut se demander si le fait même que le jeune homme choisisse pour modèles des héros de romans, au lieu de héros plus prestigieux, ne constitue pas une maladresse supplémentaire de sa part.

Pourquoi, alors, Eugénianos a-t-il choisi un tel personnage comme véhicule des seules références de *Drosilla et Chariclès* au roman antique ? Si, à l'époque où a été composé notre texte, on empruntait sans aucun scrupule aux romans de l'Antiquité, peut-être les temps n'étaient-ils pas encore mûrs pour que l'on pût se permettre de citer de tels textes comme ouvrages de référence ; peut-être seul un personnage ridicule pouvait-il risquer la chose, à ses risques et périls. Rappelons que les Byzantins, lorsqu'il leur arrive de mentionner nommément les modèles dont ils s'inspirent — ce qui est assez rare, car ils préfèrent généralement les « crypto-citations » — mentionnent de préférence les très grands noms du passé. Dans les romans byzantins du XII[e] siècle, les seuls auteurs antiques explicitement cités sont Homère et Hésiode[17]. Ainsi les références ouvertes de Callidème au roman grec peuvent-elles prendre des allures d'usurpation. Si le genre romanesque a amorcé ce grand mouvement de conquête qui l'amènera par la suite à devenir la forme littéraire dominante, le processus, à l'époque des Comnènes, quoique clairement perceptible, reste encore limité. On trouve, dans le passage du roman d'Eugénianos que nous venons d'étudier, un écho de ces ambitions naissantes, mais il s'agit d'un écho sur le mode humoristique, comme si le romancier byzantin se riait d'une tentation qu'il n'ose encore assumer personnellement, parce qu'elle aurait sans doute, à l'époque, paru abusive, voire outrecuidante.

Corinne JOUANNO.